

nuit est belle, il faut que l'un de nous veille pour entretenir les feux ; eh bien ! veillons ensemble, j'y consens volontiers...

Ainsi que vous le faites observer, la cause est rare au désert, et il est attrayant pour moi de parler des choses d'Europe au milieu de cette plaine africaine, en entendant les rugissements des bêtes fauves qui nous entourent...

Et cependant les pays civilisés sont peut-être peuplés, plus encore que ces déserts, d'animaux féroces avides de sang et de carnage.

—Non ; mais les hommes y sont plus nombreux ; c'est là ce que je voulais dire.

L'Indien se tut comme s'il voulait se donner le temps de rassembler ses souvenirs ; puis il reprit :

—Alors que j'étais en Picardie, il y a de cela près de trente années, habitait près du château du comte une belle et ravissante jeune fille nommée Blanche.

Son père était un pauvre gentilhomme mort au service du roi, et Blanche, sans fortune et sans famille, vivait seule, ne voyant guère d'autre avenir pour elle que le voile des épouses du Christ et le séjour de la cellule d'un couvent.

Un soir, en revenant d'une ville voisine, Blanche, suivie par un seul valet et montée sur sa haquenée noire, fit la rencontre d'un jeune, cavalier.

Le cavalier, la voyant seule, lui demanda la permission de l'accompagner.

La jeune fille octroya cette faveur en s'apercevant qu'elle avait affaire à un homme de naissance.

Le cavalier, en regardant Blanche, l'avait trouvée bien belle ; en l'écoutant, il subit le charme de son esprit et au moment où il prenait congé de la jeune fille, celle-ci emportait le cœur de son compagneon.

Cet homme, qui n'avait jamais aimé jusqu'alors et qui ne devait jamais aimer depuis, c'était moi.

L'Indien fit une pause.

—Malheureusement, reprit-il bientôt, le lendemain il me fallait partir. Je quittai le comte sans lui rien confier de ma rencontre de la veille, et je m'éloignai l'âme remplie des plus sinistres pressentiments.

Ces pressentiments ne devaient pas être menteurs.

Deux mois après, j'appris qu'une catastrophe terrible avait frappé celle que j'aimais.

Un autre que moi avait été séduit par la beauté de Blanche ; mais cet autre était un misérable, un bandit de la pire espèce, promenant d'un bout à l'autre de la France ses instincts de bête fauve, auxquels il obéissait sans remords ni conscience.

Sachant bien que la noble fille repousserait fièrement et avec le mépris qu'elle méritait une passion allumée dans une âme aussi basse, le lâche eut recours à la ruse et à la violence.

Il feignit de quitter le pays, puis une nuit, il revint à la tête de quelques-uns de ses amis, força la maison de Blanche, mal défendue par un seul valet, incendia l'habitation, et enleva la pauvre enfant, avec laquelle il s'enfuit.

Devenue la proie d'un bandit, son esclave, sa victime, Blanche demeura six mois sans que qui que ce soit entendit parler d'elle.

Mes recherches les plus actives furent vaines. Tout ce que je pus savoir, ce fut le nom de l'infâme ravisseur.

Cet homme se nommait La Chesnaye !

J'avais renfermé dans mon cœur le secret de mon amour, désormais malheureux, et personne, pas même le comte, n'avait été mon confident.

Désespéré, je partis pour la Hollande.

Quelques années après, je recevais un message du comte qui m'annonçait son mariage et me pressait de venir rendre visite à sa charmante épouse, dont il me vantait les perfections physiques et les qualités morales.

Le messager m'apprit, en outre, que la jeune comtesse était enceinte, et que sa grossesse avancée promettait un terme prochain aux vives anxiétés de son mari.

Voici, en effet, ce qui avait eu lieu en mon absence :

Un matin, le comte suivait les bords d'une rivière voisine de son château, accomplissant sa promenade favorite.

Tout à coup, sur l'autre rive, il vit accourir une femme éplorée, les vêtements en désordre, les cheveux épars.

La malheureuse se dirigeait directement vers la rivière.

Arrivée sur ses bords, à un endroit escarpé où les eaux profondes roulaient en tourbillonnant, elle s'arrêta, joignit les mains, puis s'élança rapidement dans la rivière, qui se reforma sur elle.

Bondir à terre, abandonner sa monture, déchirer ses habits et plonger dans les eaux, tout cela fut pour le comte l'affaire d'un seul et même instant.

Après une lutte acharnée et terrible avec l'élément, qui voulait conserver sa proie, le comte parvint à ramoner sur la rive le corps inanimé de la pauvre femme.

Les valets étaient accourus ; sur l'ordre de leur maître, ils transportèrent au château celle que le noble seigneur venait, au péril de sa vie, d'arracher à une perte certaine.

La pauvre femme, à peine rappelée à l'existence, fut atteinte par une fièvre effrayante.

Durant de longues semaines, elle fut suspendue entre la vie et la mort ; enfin la vie triompha dans ce duel épouvantable, et la femme fut sauvée.

Bientôt elle entra en convalescence.

Le comte, à demi savant, lui avait prodigué ses soins durant sa douloureuse maladie.

Chaque jour il venait s'asseoir au pied du lit de la jeune femme, et il passait de longues heures près d'elle.

La santé, en reprenant possession du corps, avait ramené la beauté et la grâce sur les traits amaigris du visage.

Le comte trouvait chaque matin sa chère malade plus belle et plus charmante que la veille, et à tout instant il découvrait dans sa conversation des qualités nouvelles et un entraînement irrésistible.

Que vous dirai-je ? Il l'aima, et bientôt il osa le lui dire.

En recevant cet aveu, la jolie convalescente éclata en sanglots et s'écria avec désespoir :

—Oh ! pourquoi m'avez-vous sauvé ? Pourquoi ne m'avez-vous pas laissée mourir ?

Le comte ne l'avait jamais interrogé jusqu'alors sur la cause qui l'avait portée au suicide.

Cette fois il la pressa de lui révéler la vérité.

La pauvre enfant lui raconta sa douloureuse et lamentable histoire.

Cette femme, c'était Blanche, que le comte n'avait jamais vue, jusqu'au jour où il s'était précipité dans la rivière pour sauver la victime du bandit.

Elle apprit au gentilhomme le rap et la violence dont le capitaine La Chesnaye s'était rendu coupable quelques mois auparavant.

Une fois entre les mains du brigand infâme, elle avait rassemblée toute son énergie et toute sa force pour échapper au sort horrible qui l'attendait.